

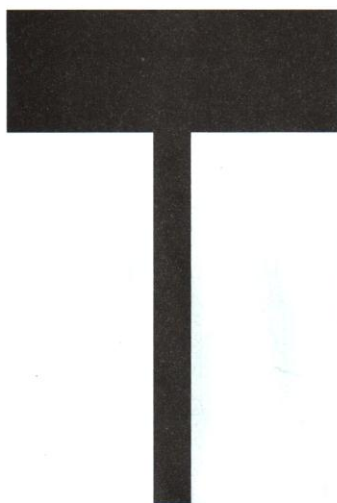
RONE
"Tohu Bohu"

infiné

France

TRAX_Interview_December_2012





Trax : Ta carrière a commencé par un accident : ton nom, R.One, pour Erwan, a été transformé en Rone à cause d'une coquille.

Rone : C'est une histoire un peu con. « R. One », c'était mon blase au lycée quand je taguais. Je faisais de la musique, mais je ne comptais faire de disque. C'était pour rigoler, sans ambition, juste pour moi. Et puis les choses sont allées très vite. InFiné m'a proposé de sortir un disque, puis un deuxième très rapidement. Il fallait que je trouve un nom et j'ai choisi R.One. Mais pour la première soirée officielle où j'ai dû mixer, au Bus Palladium avec Danton Eeprom, ils avaient oublié le point sur le flyer, c'était donc écrit Rone. Il y a eu cinq minutes où j'étais un peu colère, à me dire « C'est quoi ce délire ? ». Et puis j'ai trouvé ça marrant, je me suis dit pourquoi pas, et j'ai fini par garder ce nom. J'ai bien aimé l'idée d'être baptisé par quelqu'un d'autre, par accident. C'est tellement chiant de choisir un nom. J'ai plein de potes qui démarrent dans la musique et qui doivent se choisir un nom, je vois comment ils galèrent. Moi, un nom est tombé du ciel et je l'ai pris.

Trax : Vu que tu es signé sur un label lyonnais, ça a du sens.

Rone : Oui, on pense souvent qu'il y a un lien, mais pas du tout.

Trax : Comment s'est exactement passé ton recrutement chez InFiné ? La légende dit que c'est Agoria qui t'a repéré sur MySpace...

Rone : C'est ce que dit souvent Alex Cazac (le boss d'InFiné, NDLR). J'ai ma théorie, parce que je leur avais aussi envoyé une démo. Donc je pense qu'ils m'ont enten-

du sur MySpace et ils ont fait le lien avec la démo. Encore une fois, je n'avais aucune confiance en moi. Mais autour de moi, des potes commençaient à sortir leurs premiers disques et m'ont encouragé à envoyer des démos. Sur un coup de tête, j'ai envoyé une lettre avec un CD et trois morceaux à trois labels, à l'ancienne, et j'ai eu trois réponses, dont Ellen Allien de BPitch Control, et Agoria. Je ne sais plus quel était le troisième mais, tout à coup, j'avais le choix. Et comme il y avait un très bon feeling avec InFiné, ça a démarré. Très vite, j'ai sorti le premier maxi. Quand j'ai reçu le premier disque chez moi, je me suis dit que ça allait s'arrêter là. Puis, ils m'ont proposé de faire un album. J'ai bossé mon premier live alors que je n'avais jamais joué devant plus de trois personnes, je n'étais même pas DJ.

Trax : L'imagine qu'aujourd'hui, tu as un peu plus confiance en toi ?

Rone : Oui, un peu plus, mais je suis de nature anxieuse. Quoi que je fasse, je doute. Mais j'ai fait un travail sur moi-même. Cet album, j'en suis assez fier, j'ai envie de le défendre, je suis plus combatif. J'ai pris de l'assurance, mais ça ne m'empêche pas de douter tout le temps.

Trax : C'est la scène qui donne confiance ?

Rone : Oui, la scène ça rassure, je dirais. Le studio, c'est une phase qui est douloureuse et intense. Parfois, tu tiens un truc, t'es hyper content, tu fumes une clope, t'es stressé parce que tu ne veux pas le perdre. Il y a des phases fortes comme ça, mais la plupart du temps, c'est quand même du travail, de la recherche, du doute, de la flippe. Quand tu passes de ces moments de solitude à la scène, où il y a plein de gens en face, c'est hyper jouissif.

Trax : InFiné t'a fait le coup de la maison de disques, en te poussant au cul pour ce deuxième album.

Rone : Oui, mais c'est exactement ce qu'il me faut. Avec InFiné, j'ai trouvé le label idéal. Ils me laissent complètement libre, ou en tout cas, ils me donnent la sensation que je suis complètement libre – ce qui est très marrant –, ils sont loin, ils me surveillent à distance, de façon bienveillante. Ils ne m'embêtent pas quand je bosse, mais par contre, je sens qu'ils sont là, je me sens encadré. InFiné n'impose rien : si je leur disais que je voulais composer un disque de musique bretonne, ils me feraient

peut-être confiance. Mais ils suggèrent beaucoup, ils proposent plein de trucs. Des idées, des featurings... C'est rassurant, parce que je me sens épaulé et en même temps libre.

Trax : Être poussé par son label, c'est donc une bonne chose ?

Rone : Maintenant, je trouve que c'est une bonne chose, mais il y a eu toute une période un peu compliquée. Pour le premier album, je composais les morceaux dans ma chambre de bonne, je ne pensais pas que ça sortirait un jour. Je les faisais écouter à deux-trois potes maximum. Donc sur les années, j'ai accumulé pas mal de morceaux, et le premier disque est issu de ça. J'ai tout envoyé à InFiné, ils ont choisi leurs 10 morceaux préférés et j'avais l'album. Il s'est fait simplement parce que je n'avais pas conscience que je faisais un album. Pour celui-ci, c'était carrément une autre démarche. Il fallait repartir de zéro. J'avais conscience qu'il fallait que je fasse un disque, j'avais conscience aussi qu'il y avait des gens qui l'attendaient, mon label et quelques personnes sur Facebook. Je me suis mis la pression tout seul.

Trax : Tu disais que tu avais perdu un peu de spontanéité, que c'était devenu un peu un job à cette période.

Rone : À cette époque, j'étais à Paris. Je voulais me trouver un studio, ce n'était pas facile mais j'ai fini par en dégoter un... qui était en dessous des bureaux d'InFiné. J'étais super content au début, l'esprit de famille tout ça... Mais c'était une erreur. Ce n'est pas de leur faute, ils sont adorables, ils ne m'embêtaient pas. Mais n'empêche qu'ils étaient présents, physiquement, au-dessus de moi. Du coup, j'avais la sensation hyper pénible d'être au boulot, ce que j'avais toujours voulu éviter. Et là, j'allais au studio, je croisais les collègues à la machine à café. Je trouvais ça sympa mais ça collait pas du tout avec l'énergie créative. Moi, la musique, je la créais dans ma chambre, durant des nuits blanches. C'est pour ça qu'il a fallu que je bouge. J'arrivais le matin, j'essayais de faire de la musique... Il a fallu que j'aille à Berlin pour que je retrouve les conditions dans lesquelles je composais au début.

Trax : Retrouver les trips d'ado en quelque sorte.

Rone : Voilà, exactement, c'est ça.

Trax : Quand est-ce que tu sais qu'un morceau est fini ? J'ai l'impression que c'est un problème pour toi.

Rone : C'est la grosse difficulté. J'ai l'impression d'avoir un peu d'expérience à ce sujet, j'ai trouvé des petites combines, des astuces. J'ai remarqué que je commençais plein de morceaux : sur mon ordinateur, j'avais 200 ébauches que je ne finissais

« J'AI PRIS DES
CLAQUES AU
BERGHAIN. MAIS
RAPIDEMENT,
J'AI COMPRIS
QUE CE N'ÉTAIT
PAS MON SON ET
QUE CE SERAIT
UNE ERREUR
DE VOULOIR
FAIRE COMME
BEN KLOCK
OU MARCEL
DETTMANN. »

jamais. C'est facile de commencer un morceau. La vraie difficulté, c'est de dire quand c'est terminé, car c'est flippant de terminer quelque chose. Mon petit secret, c'est de me dire que je pourrais réinventer les morceaux sur scène. Voilà, c'est la scène qui m'a sauvé. Parfois, je voudrais faire partir le morceau dans une autre direction mais je ne peux pas, sinon ça n'aura pas de sens. Je trouve donc un compromis avec moi-même : je laisse le track comme ça, et peut-être que je pourrais partir dans cette direction en live. Le scène m'a permis d'avancer en studio.

Trax : *Dans la lignée de Burial, Four Tet ou Boards Of Canada, ta musique s'adapte bien au concept d'album. C'est d'ailleurs ce que t'a proposé directement InFiné, après ton premier maxi.*

Rone : Oui, ils ont compris qu'il fallait me diriger plus vers des formats album que maxi. Sur les maxis, ce qui me gêne, c'est qu'il faut que ça fonctionne sur un dance-floor. Sur un album, tu peux faire les deux. Tu peux faire des choses plus bizarres.

Trax : *Ça veut aussi dire qu'il faut penser l'objet avant.*

Rone : C'est vrai. Il s'est écoulé quatre ou cinq ans entre les deux albums, c'est long. Les gens pensent que j'ai mis quatre ans à le faire, mais non, je réfléchissais, je me prenais la tête. Il y a eu des moments d'errance, des moments où je ne faisais plus rien, d'autres très intenses, d'autres encore où je m'énervais... Je réalise aujourd'hui que j'avais besoin de cette phase-là pour que, tout à coup, l'album soit prêt en deux mois. Quand j'ai commencé le premier morceau, pour les dix autres derrière, je ne réfléchissais pas du tout. Bam bam, ça sortait.

Trax : *Ce n'était que des idées neuves ou des brouillons que tu as repris ?*

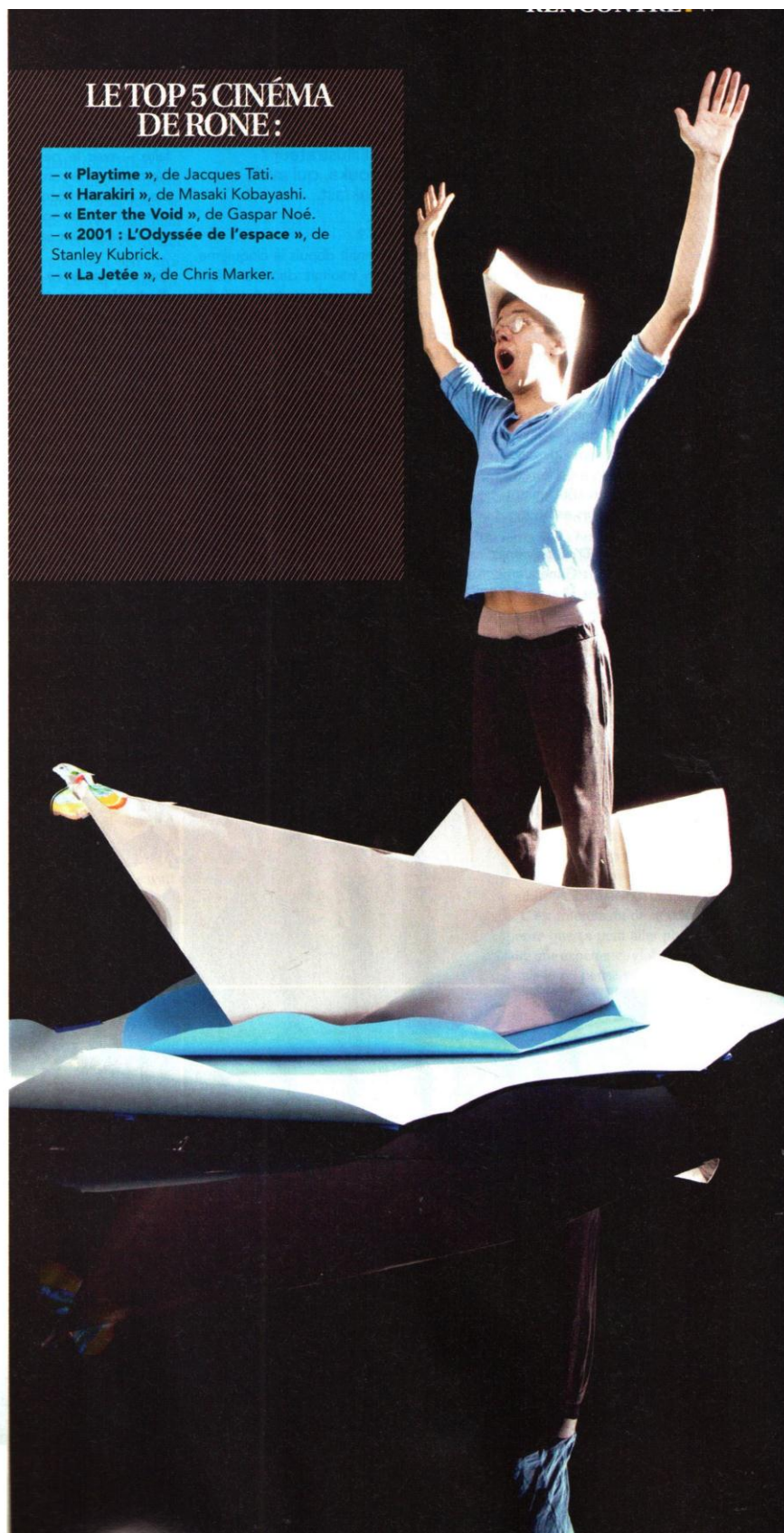
Rone : Au début, c'était complètement nouveau, et après j'ai récupéré certains brouillons qui traînaient sur l'ordi. J'ai réussi à régler leur compte à des petites boucles. À ce moment-là, je me suis rendu compte qu'il fallait que je fasse ma musique de manière instinctive. Plus j'intellectualisais, plus je me posais des questions types « qu'est-ce que je veux faire, de quelle école je suis ? » et moins je faisais de musique. J'ai appris qu'il fallait réfléchir après.

Trax : *C'est vraiment l'album de la maturité alors !*

Rone : (rires) Au-delà du cliché, je vois ma musique comme une espèce de petit bonhomme gringalet, un peu fluet sur le premier disque. Sur celui-là, vu que j'avais plus de machines, j'imagine un bonhomme un peu plus costaud. Peut-être que sur le prochain album, ce sera un adulte. Là j'ai

LE TOP 5 CINÉMA DE RONE :

- « Playtime », de Jacques Tati.
- « Harakiri », de Masaki Kobayashi.
- « Enter the Void », de Gaspar Noé.
- « 2001 : L'Odyssée de l'espace », de Stanley Kubrick.
- « La Jetée », de Chris Marker.



RONE ILLUSTRÉ

Tohu Bohu est livré avec un joli livret d'images : Rone a de nouveau fait appel à l'illustrateur / réalisateur Vladimir Mavounia-Kouka, qui avait officié sur le clip de *Spanish Breakfast*.

Trax : Comment as-tu rencontré Rone ?

Vladimir Mavounia-Kouka : On se connaît depuis la cinquième. On était dans la même classe, et on habitait dans le même immeuble. Je suis illustrateur, mais je travaille surtout sur des films, comme « La Femme à cordes » il y a deux ans, dont Erwan a composé la bande-son. Quand il a signé sur InFiné, je lui ai dit que je voulais faire les visuels de son album. J'ai fait son premier clip, *Spanish Breakfast*, sur mon temps libre, puis des graphistes ont pris des visuels du clip pour bidouiller la pochette. Je devais être au service de la musique d'Erwan, et il fallait que ce soit coloré, alors que je fais généralement des choses assez sombres. J'ai créé toute une direction artistique avec plusieurs univers. Je voulais mélanger différentes choses. Dans le clip de *Spanish Breakfast*, il y a un côté enfant, un côté psychédélique, des femmes nues... Plusieurs esthétiques se confrontent.

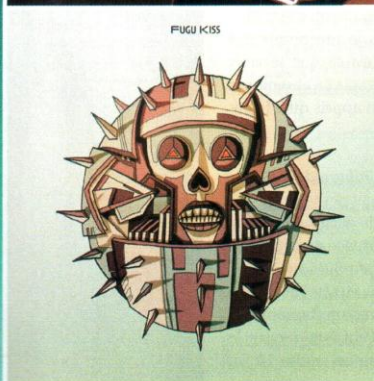
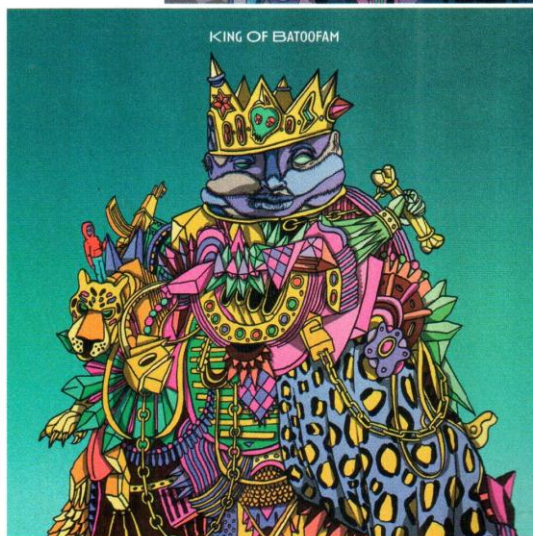
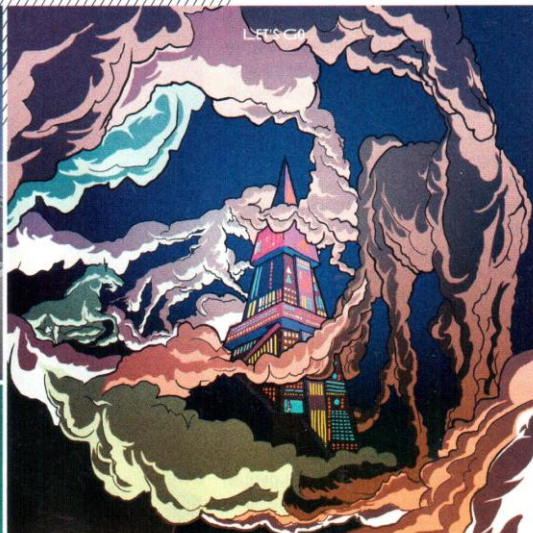
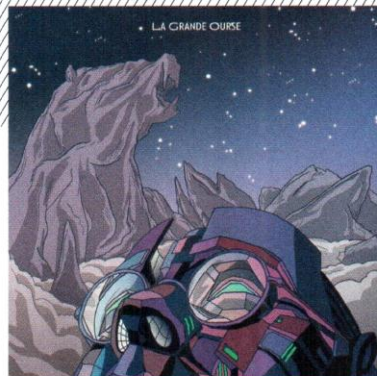
Trax : D'où te vient l'inspiration pour illustrer une musique ?

VM-K : Généralement, il y a une grosse idée directrice. Pour le premier album, j'ambitionnais de faire plusieurs clips (rires), et je voulais poser comme contrainte d'avoir un lapin pour chacun.

Finalement, il n'y en a eu qu'un seul, – qu'on a mis des mois à faire – avec le personnage d'Erwan et ses lunettes rondes. À l'époque, on le comparait à Harry Potter, donc je prenais le contre-pied avec une histoire façon « Alice au pays des merveilles ». Pour construire, j'ai besoin de contraintes, comme un musicien qui ferait un morceau avec seulement deux accords.

Trax : Et pour ce Tohu Bohu, tu as réalisé le livret, avec une illustration par titre et cette grande tour sombre sur la pochette.

VM-K : Au départ, on s'est basés sur la DA d'un film que je prépare, un mélange d'érotique, d'horreur et de danse contemporaine. J'avais fait une série de dessins érotiques, qu'Erwan a utilisé pour la pochette du maxi *So So So*. L'idée était d'en faire un clip, mais c'était compliqué techniquement. Pour l'album, on voulait décliner cet univers en noir et blanc, mais on a réalisé que ça ne collait pas, c'était trop sombre et trop mystérieux. Erwan m'a montré quelques images pour que je m'en inspire. On fonctionne beaucoup comme ça. À l'inverse, quand je fais un film, je lui passe des musiques qui n'ont pas grand-chose à voir avec ce qu'il fait, mais il peut s'en imprégner. Ça permet de savoir ce que l'autre a en tête. Après, j'ai écouté chaque morceau pour l'illustrer, et à la fin, j'ai dessiné la pochette, avec la tour. L'idée, c'est que tu as la tour, avec cette porte lumineuse, qui permet d'entrer dans le disque et ce flot d'images qu'il y a dans le livret.



l'impression d'être à la pré-adolescence.

Trax : Les 10 titres ont été composés à Berlin ? Comment se passe ta vie là-bas ?

Rone : Ça fait deux ans que j'y suis. Quand je suis arrivé à Berlin, j'ai eu trois mois de boulimie de sorties, de clubs. J'ai pris des claques au Berghain et tout ça. J'étais sensible à ce que j'entendais là-bas, mais rapidement, j'ai compris que ce n'était pas mon son et que ce serait une erreur de vouloir faire comme Ben Klock ou Marcel Dettmann. Je connais pas mal de producteurs qui sont venus à Berlin et qui ont essayé de faire un son à la Berghain. Souvent, ça sonne un peu creux, parce que c'est un truc à eux, il y a une histoire dans ce son. Finalement, ça m'a permis, par contraste, d'affirmer mon style, presque à l'opposé. Il y a eu deux mois où j'étais comme une éponge, et après, j'ai senti qu'il était temps de m'enfermer en studio. Je ne suis plus du tout sorti, je ne voyais plus personne.

Trax : Le premier track s'appelle Tempelhof, comme l'ancien aéroport berlinois reconverti en parc. C'est vrai que ta musique s'apprécie bien allongé dans l'herbe.

Rone : C'est le premier morceau que j'ai fait. En plein hiver, je marchais sur la piste d'atterrissage, il y avait une couche de neige énorme et pas un chat dehors. C'est à ce moment-là que j'ai décidé de m'installer à Berlin. J'ai eu un coup de foudre pour cet endroit, alors que la veille j'étais au Berghain. Ce contraste entre le côté chaotique et le côté désertique m'a convaincu. De coup, Tempelhof, c'est un peu mystique pour moi.

Trax : En sortant du Berghain, souvent tout est mystique...

Rone : Oui, c'est vrai. Maintenant, Tempelhof, c'est comme mon jardin : j'habite juste en face.

Trax : J'ai lu ça et là que certains étaient surpris de la tonalité de ce nouvel album. Pourtant, j'ai l'impression que tu files toujours la même métaphore.

Rone : Oui, je suis d'accord, mais je sens qu'il y a des gens qui sont surpris et d'autres agacés qu'il y ait un morceau (Let's Go, NDLR) avec High Priest d'Antipop Consortium... Peut-être qu'ils pensent que c'est une concession mainstream, je ne sais pas.

Trax : High Priest, c'était une proposition d'InFiné ?

Rone : Alex Cazac travaille aussi pour Warp et il m'a proposé un truc avec Antipop Consortium, un groupe que j'adore. J'ai dit banco et il nous a mis en contact. Ça a été super vite, High Priest était enthousiaste, à peine quelques aller-retour.

Trax : Tu avais déjà quelque chose de prêt ou tu as composé spécialement pour High Priest ?

Rone : C'était un instru que j'avais déjà, mais je trouvais qu'il manquait quelque chose. Et quand la proposition est arrivée, j'ai su que c'était ça. J'ai un peu transformé le track quand j'ai eu la voix, et ça m'a emmené sur un territoire sur lequel je ne serais pas allé seul. C'est pour ça que le titre surprend. Mais c'est l'intérêt des collaborations de faire entrer quelque chose d'étranger sur son territoire. Le titre détonne mais ça reste cohérent.

Trax : Tu ne comptes pas poursuivre dans cette voie et faire un album de hip-hop ?

Rone : Ado, j'écoutais beaucoup de hip-hop, et même quasiment que ça dans les années 90, l'âge d'or du hip-hop français. Le disque des Sages Poètes de la Rue m'avait mis une claqué. Après, j'ai été vers le jazz, les musiques électroniques... Mais je n'ai jamais fait de beats hip-hop. À cette époque, je faisais des mixtapes avec mes platines, mais ce n'était pas mes instrus. Après, j'ai découvert les machines et à partir de là, j'ai viré vers l'électronica.

Trax : Tu joues d'un instrument ?

Rone : J'ai toujours fait de la musique, mais de façon non conventionnelle. Par exemple, on avait un piano à la maison, mais personne ne savait en jouer. Je n'ai jamais pris de leçons, mais tous les jours, depuis que je suis tout petit, je pianotais un peu comme ça, c'était plus fort que moi. Quand j'ai commencé à écouter du jazz, j'ai trouvé un saxo pourri. Je sortais des sons de manière pas très académique. Ce qui m'a plu dans la musique électro, ce sont les pluggins, Ableton et le fait qu'il n'y a pas de règles. On se fout du solfège, c'est plus un jouet. Ça me fait rire de voir qu'il y a des formations Ableton, je trouve ça flippant. Pour moi, inventer sa façon de jouer, c'est tout le plaisir. C'est flippant de voir 30 personnes qui vont jouer de la même manière sur Ableton, alors qu'il y a tellement de moyens différents. Je m'en suis rendu compte quand Max Cooper est venu à Berlin, il voulait qu'on essaye de faire un morceau ensemble. On était tous les deux sur Ableton mais aucun ne comprenait ce que l'autre faisait, c'était marrant. J'aime cette façon de faire de la musique. On est un peu les nouveaux punks, on ne sait pas vraiment ce qu'on fait.

« LES FORMATIONS ABLETON, C'EST FLIPPANT. INVENTER SA FAÇON DE JOUER, C'EST TOUT LE PLAISIR. C'EST FLIPPANT DE VOIR 30 PERSONNES QUI VONT JOUER DE LA MÊME MANIÈRE »

Trax : Les gens connaissent ta musique à Berlin ?

Rone : Ça commence. Je n'ai joué que deux fois à Berlin, je vais m'y produire sans doute plus ces prochains mois parce que j'ai trouvé un agent allemand. Mais j'ai joué au Panorama Bar, un samedi à 4h du matin. Quand tu joues là-bas, ça t'ouvre tout de suite des portes. J'ai fini mon live, je sentais que ça avait bien pris, mais les gens me découvraient, et en sortant, il y a plein de mecs qui me donnaient la carte de leur club à Berlin ou ailleurs en Allemagne. Ils viennent pour voir un peu ce qui se passe.

Trax : C'est Studio Fünf qui assure la scénographie de ton live.

Rone : La base de Studio Fünf, c'est Ludovic Duprez, un de mes meilleurs potes. J'avais bossé avec lui à Paris sur des projets de films. On s'est un peu perdus de vue et on s'est retrouvés à Berlin, on est voisins. Il bosse dans l'image, donc on a trouvé cool de faire un projet de scénographie, chose que je n'aurais peut-être pas fait si ce n'était pas un ami. Je vois qu'il y a beaucoup de scénographie dans les lives électro maintenant, et ça ne m'intéresse pas forcément.

Trax : Pourtant à Berlin, les projets de lives audiovisuels fourmillent. Et on dirait que les gens en ont marre de voir juste un mec derrière les platines ou un ordi.

Rone : Je ne vois pas ça comme ça. En tant que musicien, j'ai l'impression que je pourrais jouer tout seul dans le noir et que ça n'embêterait personne. J'ai assez confiance, je pense que ça prendrait. C'est plus une affaire de transmission d'énergies entre le public et l'artiste. Le reste, c'est du bonus. C'est intéressant de développer ça, et je pense que ça peut aller plus loin, comme faire une expérience globale audiovisuelle. Mais je ne pense pas que ça soit indispensable. C'est vrai que ça se fait de plus en plus mais bientôt il y en aura partout, et le vrai coup de génie ce sera de faire un show complètement dans le noir. Avec Ludo, même si c'est un de mes meilleurs potes, j'avoue que c'était compliqué au début. J'ai eu un petit coup de flippe, parce qu'il se passe un truc tellement fort avec les gens pendant les lives. Même quand t'es devant 8000 personnes, c'est un truc hyper intime. Et tout à coup, faire entrer Ludo là-dedans, c'était comme le faire venir entre ma copine et moi dans mon lit. J'ai dû lui expliquer : il fallait que je me sente complètement libre dans le live. Je ne voulais pas faire le son en fonction des lumières et des images. Il le comprenait très bien.

Trax : J'ai vu ton live à La Gaîté Lyrique (en octobre, NDLR) et tu le conçois comme un mix. Il n'y a pas de pause entre les morceaux. Comme on disait, ta musique se prête bien au format album. Est-ce qu'il ne

« J'AI BESOIN
D'ÊTRE SEUL SUR SCÈNE
AVEC TROIS SPOTS
MINABLES »



faudrait pas pousser le concept jusqu'à faire un vrai concert, et pas un mix ?

Rone : C'est marrant, je ne me suis pas trop posé la question. Mais maintenant que tu le dis... C'est vrai que ça m'agace, quand à la fin de mes shows, des gens viennent me dire : « Super ton DJ set ! » C'est pas très grave, mais ça m'agace, les gens ne comprennent pas toujours très bien. C'est vrai qu'il faudrait que j'intègre un peu de blancs, parce que j'adore quand il y a du relief, des moments où on descend, et pas une autoroute.

Trax : Tu seras au Trianon le 16 février 2013, est-ce que tu as prévu un show spécial ?

Rone : Oui, je croise les doigts, mais j'aimerais bien que tout le monde soit là, que High Priest vienne poser en direct, que Gaspard Claus (qui apparaît sur le morceau *Icare*, NDLR) puisse jouer du violon sur scène, que ce soit un spectacle vivant. Mais je me démerde pour me retrouver tout seul sur scène quand même, j'aime trop ça. L'idéal, ce serait d'avoir une date sur cinq un peu spéciale, avec une grosse scénographie, et les quatre autres en solo, parce que j'ai besoin d'être seul avec trois spots minables.

Trax : Il y a quatre clips prévus pour cet album. Ils ont dû hurler chez InFiné.

Rone : (rires) Ils ont peu tiré la gueule sur le budget ! Mais c'est parce que je connais trop de gens dans ce domaine. J'avais quinze potes qui voulaient faire mes clips. C'est vrai que ça coûte cher. Il y a le premier, celui de *Parade*, réalisé par Filip Piskorzynski soutenu par The Creator Projects, le deuxième ce sera de l'animation en noir et blanc, trop beau. Pour le troisième, on voudrait faire le morceau avec High Priest, qu'on aimerait avoir dans le clip. Et le quatrième, ce sera peut-être avec Vlad (voir encadré).

Trax : Ça fait combien de temps que tu vis de ta musique ?

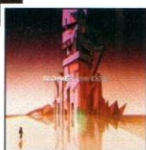
Rone : Ça fait deux ans que je ne fais que ça. Je suis intermittent. Ce ne sont pas les ventes de disques qui me font vivre, mais les lives et un peu de Sacem, pas grand-chose. C'est pas facile mais je ne me plains pas. À Berlin, la vie ne coûte pas cher. Du moment que je peux faire du son et des concerts.... Avant, j'avais des jobs dans le cinéma. La musique était une récréation entre deux tournages. Mon vrai travail, c'était le cinéma, j'étais monteur, assistant réal. Maintenant, ça a pris toute la place. Je réalise que la musique était tellement sacrée pour moi que je n'imaginais pas en faire mon métier un jour. Le cinéma, je faisais moins de complexes. Je me disais que je pourrais un jour devenir réalisateur. Après, j'ai compris que mon vrai fantasme, c'était de faire des concerts. Je m'étais un peu menti à moi-même. J'ai fait des études de cinéma, mais je n'ai aucun regret. J'y suis toujours accro, c'est pour ça qu'il y a plein de clips. Je veux garder un lien avec le cinéma.

Trax : N'est-ce pas frustrant de déléguer tout le côté visuel à d'autres ?

Rone : Non, parce que je fais confiance aux gens avec qui je travaille. Pour les visuels de l'album, Vlad m'a fait une proposition que j'ai refusée, mais j'ai adoré la deuxième et après, il a travaillé tout seul, je lui faisais totalement confiance. Ludo pareil. Je n'ai pas de frustration : je passe tellement de temps seul en studio face à un miroir que c'est cool de faire intervenir d'autres gens, qu'ils apportent leur univers. Il y a une alchimie, un truc qui se passe.

Trax : Pour finir, est-ce que tu as un fantasme musical ?

Rone : J'en ai plein, je suis un gros pervers ! J'ai fait le morceau avec un rappeur, mais maintenant, j'aimerais faire un morceau avec une voix de fille. C'est hyper casse-gueule, parce que ça peut être kitch. Ce n'est pas évident, mais un bon morceau d'électro sensuelle, avec une voix de nana, ça me plairait bien.



RONE, TOHU BOHU (INFINÉ).

DATES : EN NOVEMBRE, EN PLUS D'ÊTRE PRÉSENT LE 16 À LA SOIRÉE CLUB TRAX ORGANISÉE À LONDRES, RONE SERA AU FESTIVAL NEMO (ISSY-LES-MOULINEAUX) LE 29. EN 2013, IL SERA AU FESTIVAL SECONDE NATURE (AIX-EN-PROVENCE) LE 11 JANVIER, AU Nuits Zébrées au Temps Machine (TOURS) LE 18 JANVIER, ET AU TRIANON (PARIS) LE 16 FÉVRIER.

RONE-MUSIC.COM
SOUNDCLOUD.COM/RONE-MUSIC
MYSPACE.COM/RONEO
FACEBOOK.COM/RONEOFFICIAL
TWITTER.COM/RONEOFFICIAL
YOUTUBE.COM/RONEOFFICIEL